A MONSEIGNEUR
COLBERT,
CHEVALIER,
MARQUIS DE SEIGNELAY,
BARON DE SEAVX
ET AUTRES LIEUX,

CONSEILLER ORDINAIRE DV ROY
en tous ſes Conſeils du Conſeil Royal,

COMMANDEVR ET GRAND TRESORIER
DE SES ORDRES,

SECRETAIRE D'ESTAT
ET DES COMMANDEMENS DE SA MAIESTE',
CONTROLLEUR GENERAL DES FINANCES,
SVRINTENDANT ET ORDONATEVR GENERAL
DES BATIMENS, ARTS ET MANUFACTURES
DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Les Arts ne contribuant pas moins que les Armes à immortaliſer le nom de l'Invincible Prince à qui Vous conſacrez tous vos ſoins :

Il est juste qu'on les fasse également travailler à la felicité de son Regne ; & que si les Armes luy préparent de moment en moment de nouvelles Conquestes, les Arts luy fournissent de tems en tems de nouvelles découvertes.

Ie ne m'étonne pas aussi, MONSEIGNEVR, de cette noble émulation pour toutes les belles connoissances, qui s'est rallumée dans le cœur de nos François, aussi-tost que la France vous a vû monter à ce haut rang, où vous êtes devenu le premier dépositaire de ses interêts, & le premier Interprete de son Souverain. Vôtre Sagesse a si heureusement accordé les avantages de la Paix avec ceux de la Guerre, que le bruit de l'une n'a jamais empêché que les Sciences ne reposassent aisément dans le sein de l'autre. Le tumulte & le feu des Combats, qui a porté le désordre & la désolation dans les Armées, & sur les Terres de nos Ennemis, n'a servi qu'à enflammer le courage de nos Soldats, & à éclairer l'esprit de nos Peuples; & pendant qu'une partie de nos François a montré par sa valeur dans nos Batailles, que rien n'est impossible á nos bras, lors qu'ils sont employez pour un Roy aussi Victorieux que le Nôtre; le reste s'est éfforcé de prouver par sa suffisance dans châque profession, que rien n'est impossible à nos esprits, lors qu'ils sont conduits par un Ministre d'Estat aussi éclairé que Vous. On a cultivé tous les Arts, on a forcé la nature par le nombre & la justesse d'une infinité d'Experiences nouvelles, à nous réveler les anciens secrets qu'elle avoit cachez à tant de Siecles, & on s'est mis en état d'instruire plûtôt les autres nations presque sur toutes sortes de matiere, que de rien apprendre d'elles.

La seule Pharmacie, MONSEIGNEVR, quelque noble & quelque necessaire qu'elle soit, a eu la disgrace de n'estre pas cultivée en France, avec autant d'application, que les autres Arts; & j'ay craint en quelque façon pour la gloire du nom François, & pour la perfection de nôtre Pharmacie, lors que j'ay vû depuis quelques années toutes les autres Facultez de Medecine, qui sont dans l'Europe, réüssir à mettre en lumiere des Pharmacopées, dont celles de nos Pharmaciens n'ont point encore égalé la solidité, ni l'étenduë. I'ay donc crû, qu'il ne seroit pas peu avantageux, qu'on en composât une, où nous pûssions trouver sans beaucoup de peine, ce que nous ne pouvons chercher ailleurs sans quelque honte; & où rencontrant ce

que les siecles passez nous ont laissé, & ce que celuy-ci nous apprend, nous eussions le bon-heur de sortir de l'importune servitude, qui nous obligeoit à reconnoître quelque-fois pour nos maistres ceux qui nous reconnoissent pour leurs Vainqueurs, & à recevoir des leçons de plusieurs étrangers à qui nous donnons si souvent des loix.

Mais, MONSEIGNEVR, dans quelque engagement que je me sois trouvé de travailler à cét Ouvrage, depuis qu'on m'a fait l'honneur de me choisir pour enseigner publiquement la pratique de l'une & de l'autre Pharmacie au Iardin Royal des Plantes: je me suis contenté jusqu'icy de souhaiter avec passion, ce que j'ay toûjours redouté d'entreprendre avec temerité.; Et je serois démeuré encore long-tems dans les bornes de cette juste apprehension, si Monsieur d'Aquin Premier Medecin de sa Majesté ne m'eût inspiré le dessein du Traité que je mets au jour, & ne m'en eût preparé les fondemens.

I'ay cessé, MONSEIGNEVR, de me défier de mes forces, étant soûtenu des Conseils & de l'autorité de cét homme illustre, dont les moindres conjectures servent d'Oracles certains, & de Principes infaillibles dans le bel Art d'immortaliser les hommes, & dont le merite ne se peut mieux mesurer, que par la hauteur du rang qu'il occupe, depuis que le Ciel en métant entre ses mains la personne Sacrée de Nôtre Grand Monarque, luy a confié la vie la plus précieuse qui soit dans le monde, & la tête la plus chere, que la France ait jamais portée. C'est sous la direction d'un si sçavant Maistre, que mon Ouvrage est devenu plus digne de paroître á vos yeux, & c'est à la faveur de ses lumieres, que je me suis disposé à souffrir la lumiere publique.

Cependant, MONSEIGNEVR, quelque heureusement né que ce Titre paroisse; je ne laisserois pas de me faire à moy-mesme une espece de crime, d'oser vous le présenter, s'il étoit capable d'interrompre le moindre de ces heureux & sacrez momens, que vous donnez avec une application infatigable, au soin de soûtenir les Armes de Nôtre Prince, & d'affermir le repos de cét Etat: Mais je sçais que dans la vaste étenduë de vôtre intelligence, vous trouvez où placer les idées differentes de Châque chose, sans que la connoissance des plus petites nuise à l'attention que vous apportez aux plus grandes. Les sçavantes Academies, les superbes Bâtimens, les Manufactures ingenieuses, & tous les beaux Arts sont vos plaisirs,

comme les plus importantes affaires de l'Etat sont vos occupations; & en même tems que vôtre dignité vous tient attentif à la conduite de celles-cy, vôtre inclination sçait ménager des momens pour vous faire descendre jusqu'aux divertissemens & aux exercices des autres; Nul Art n'échape à vôtre vigilance; Vous les faites tous également fleurir, & je sçais en particulier combien la Pharmacie vous est redevable.

Tout le monde le sçait, MONSEIGNEVR, aussi-bien que moy; & vous en avez laissé des monumens publics & immortels dans la magnificence du Iardin Royal, où tout parle de l'ardente passion que vous avez pour la Gloire de sa Majesté, & pour l'agrandissement de son Empire. En effet, ce prodigieux amas de Plantes, dont il semble que toute la terre soûmise à vos commandemens se soit renduë tributaire à nôtre Medecine; cét admirable succés avec lequel on sçait les faire vivre dans un autre climat que le leur; & de quelque espece qu'elles soient, de quelque Païs qu'elles paroissent, on les accoûtume si facilement à souffrir l'air, & la terre & le Soleil de France; Cette foule d'Etrangers qui accourans de tout les coins de l'Europe rendent si celebres les Demonstrations qu'on y fait en public; Enfin tout ce qu'on voit dans ce fameux Iardin ne montre-t-il pas en quelque maniere à tous les peuples, combien il leur seroit doux & glorieux de servir le mesme Prince que nous, de vivre sous les mesmes loix, & de ne faire avec nous qu'un seul & qu'un mesme Royaume.

Aprés cela, MONSEIGNEVR, il est facile de juger que je ne pouvois chercher un plus juste & plus puissant Protecteur que Vous, pour un Ouvrage, dont l'Auteur vous est si parfaitemant dévoüé; & dont la matiere sert si avantageusement de sujet à Vôtre zele pour la gloire du Roy, & pour l'avancement d'une infinité de personnes de toutes sortes de Nations, qui s'appliquent à la Pharmacie. Souffrez donc, que j'aproche de Vous, & qu'en mettant mon Livre à l'ombre de Vôtre Nom, je puisse témoigner à toute l'Europe avec quel zêle & quel respect je suis,

MONSEIGNEVR,

Vôtre tres-humble, tres-obeïssant
& tres-obligé Serviteur.
CHARAS.